



La ville en carton présentée dans l'exposition «La famille Farrell», à Mains d'Œuvres, à Saint-Ouen.

INSTALLATIONS Pour la première fois, les frères irlandais Seamus, Liam et Malachi font œuvre commune en Seine-Saint-Denis.

Farrell déployés

Par **MARIE LECHNER**
Photo **THOMAS HUMERY**

Chez les frères Farrell, il y a Seamus, l'aîné, plasticien polyglotte de 45 ans, brun, le seul à parler le français avec un léger accent. Il y a Liam, 42 ans, musicien aux épaisses dreadlocks blondes, alias Doctor L, et il y a le benjamin, Malachi, 40 ans, plasticien au regard d'acier qui confectionne de menaçants et grotesques ballets électromécaniques. «Le seul à avoir fait huit ans d'études d'art», taquinent les frangins, qui baignent dans cet environnement depuis toujours. S'ils collaborent régulièrement sur les projets des uns et des autres, ils présentent pour la première fois une œuvre commune, en deux épisodes, à Mains d'Œuvres, à Saint-Ouen, depuis début septembre, et à la Maison populaire de Montreuil, à partir de la semaine prochaine. Une entreprise qui ne fut pas de tout repos, si l'on en croit les deux commissaires. S'aventurer dans

une interview avec les trois frères se révèle tout aussi périlleux. Les fortes têtes, volubiles et indisciplinées, parlent toutes ensemble, s'interrompent et se contredisent, comme dans toute bonne fratrie.

CLAN. Chez les Farrell, l'art est une histoire de famille. D'origine irlandaise, les trois garnements arrivent en France en 1972 dans les valises

de leur père Micheal, peintre irlandais majeur des années 70 engagé contre le nationalisme et le colonialisme. L'artiste flamboyant (disparu prématurément à 60 ans, d'un cancer) rêve de Montparnasse et parachute son clan à la Ruche, cité d'artistes créée en 1902 par le sculpteur Alfred Boucher, ami de Rodin, qui a vu défiler Modigliani, Léger ou Chagall. «Il nous traînait

tout le temps au Louvre ou nous cassait les couilles pour voir Van Gogh, une vraie dictature de la culture», dit Malachi. «Quand on l'accompagnait faire ses expos en Europe, on roulait les toiles dans un camion qui transportait des oignons, c'était assez rock'n'roll», se souvient-il.

Du père, ils ont hérité l'esprit de contestation et le sens de la débrouille. Les garçons volent très vite de leurs propres ailes. Seamus, le cosmopolite, part à 16 ans pour New York, le brevet en poche, pour devenir assistant de la chanteuse d'avant-garde Laurie Anderson. Puis il se rend en Italie, où il travaille avec les artistes de l'arte povera. Batteur ado derrière les groupes Taxi Girl, les Wampas ou Rita Mitsouko, Liam rejoint le mouvement hip-hop naissant en France dans le groupe de rap sans concessions Assassin. Producteur et remixeur réputé, il confectionne un *abstract hip-hop* matiné de funk sous le nom de Doctor L. Et signe fréquemment les bandes-son des dispositifs de Malachi.



Seamus, Malachi et Liam Farrell, à Saint-Ouen le 4 septembre.

Le plus jeune frère, récemment exposé dans «Dreamlands», au centre Pompidou, bricole des machines à partir d'objets du quotidien qu'il anime, acteurs de son théâtre satirique. La technologie sophistiquée se cache derrière une esthétique brute et low tech.

MIRADOR. Les frères revendiquent un art à la portée de tous, «simple et poétique». Entre féerie à la Méliès et film catastrophe, bric-à-brac d'une chambre de petit garçon et tarmac glaçant, le visiteur pénètre dans leur scénario écrit à six mains par un couloir étroit et sombre, épié par une forêt de rétroviseurs. Une lumière suit ses mouvements et l'aveugle, comme traqué par le projecteur d'un mirador. Un avion en bois est cloué au sol, entre jouet surdimensionné et biplan des frères Wright. Son hélice s'active en vain, le moteur toussote, tel un rêve avorté: Icare qui se fracasse sur les tours du 11-Septembre.

La proposition collective des Farrell peine elle aussi à décoller. Juxtaposition disparate de signes évoquant le voyage, la ville, l'impérialisme américain, les expulsions. Sur les murs, des dessins reproduisent en miniature les géoglyphes de Nazca, ces grandes figures mystérieuses dans le désert péruvien qu'on ne peut voir que du ciel, pistes d'atterrissage pour les extraterrestres ou messages destinés aux dieux.

Projetés sur les ailes de l'avion, des vidéos défilent, comme cette bouche vorace bourrée de pilules, de dollars ou de Michael Jackson, avec cette citation, «America eats its young», référence au groupe américain Funkadelic. Des grappes de chaussures marmoronnet *She Loves You*, version docteur Folamour, rappelant ces souliers jetés sur les fils électriques qui ornent les villes américaines. A l'horizon, les tours miniatures d'une ville en carton, où défilent des images de Detroit...

«On voulait insister sur le côté onirique du voyage», dit Liam, «mais aussi sur le côté âcre, complète Malachi, l'aéroport est une cathédrale moderne, où l'on s'entasse sous l'œil des caméras de surveillance, en attendant le crash».

Comme l'écrivent Nogovoyages, duo d'artistes également fascinés par ce lieu de tous les fantasmes: «Autrefois lieu de vitesse, de progrès, de propulsion vers un ailleurs instantanément accessible, l'aéroport s'est transformé en un lieu de stagnation, d'attente et d'angoisse, de détention climatisée, où l'on est fait prisonnier d'un centre commercial dans l'attente infinie d'un accident aérien.» Celui-ci pourrait survenir à la Maison populaire fin septembre. Masques à oxygène indispensables.

LA FAMILLE FARRELL

Mains d'Œuvres à Saint-Ouen (93), jusqu'au 31 octobre. Maison populaire à Montreuil (93), du 29 septembre au 17 décembre.